

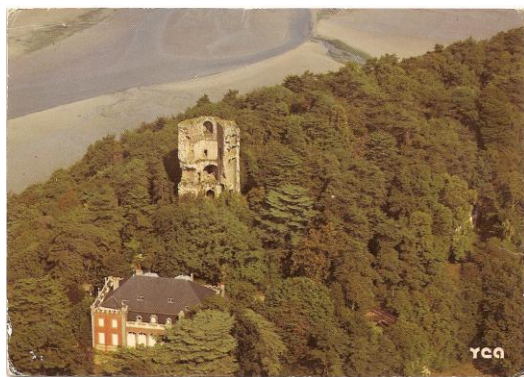
Témoignage de Monsieur Maurice BOULAIRE

Tranche de vie à Cesson entre 1925 et 1940

Bateaux de Cesson

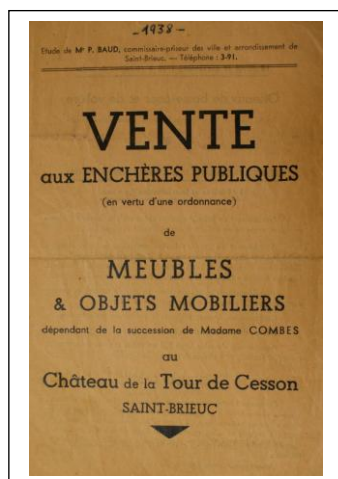
			
Nom du bateau	N°	Caractéristiques	Nom propriétaire
Notre Dame de France	1		LE MEE
Bon Espoir	2		LISCOUET
Jeanne d'Arc	307		Mathurin BOULAIRE
Jeanne d'Arc	110		Joseph DANIEL
Notre Dame de Cesson	42		BOULAIRE
Marie Rose			Henri BOULAIRE
Marie Louise			Louis Le MEE
Le Chanard			Louis BOULAIRE (Baza)
Le France			Jean BOULAIRE (Bossé)
Yvonne			Joseph LE MEE
Les Deux Sœurs			François LISCOUET
Fleur de Mai			Jean BOUREL
Saint Antoine			Mathurin BOUREL
Mon Rêve			Henri LISCOUET
Gagne Petit			
La Moutre			Vincent BOUREL
Hurlevent			Jean LE MEE
Julaly			Edouard FAUCON

Le château de la tour



Il est interdit de pénétrer dans la propriété de la tour. Néanmoins, les enfants que nous étions, bravions souvent cette interdiction. Lorsque Madame COMBES, la propriétaire était absente, nous ne nous privions pas. Si d'aventure nous passions dans les allées, nous étions chassés *malus militari* par le personnel.

Un jour, je me promenais dans le parc. Le Chauffeur de Madame Combes en livré, m'a coursé... Lorsqu'il m'a attrapé, comme punition après une remontrance : j'ai dû baiser la terre. Bien sûr. Mes parents n'en n'ont rien su bien sûr, car je risquais de recevoir une autre correction. Tentés par l'interdit, nous sommes souvent rentrés dans le bois. Nous connaissions les passages pour ne pas se faire prendre.



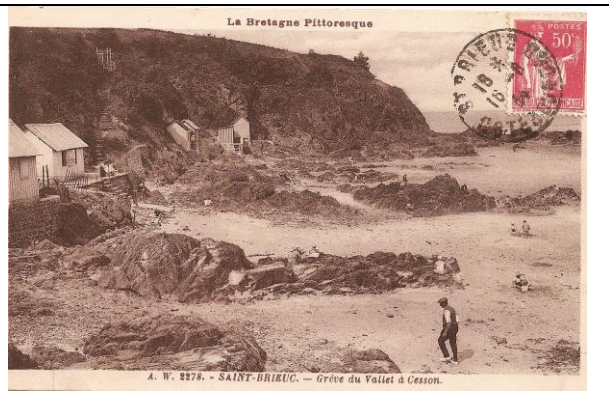
Après la mort de Madame Combes, le château ne contenait plus de meubles. Le mobilier avait été vendu aux enchères. A cette occasion, mon père avait acquis une chambre à coucher. Je ne sais pas se qu'elle est devenue car se sont mes sœurs aînées qui l'on acquise. A cette époque, nous en avons profité pour visiter l'intérieur du château qui était vide et pour escalader la tour. Derrière le bois de la tour, existait un escalier en béton. Il permettait de descendre directement à la mer.

La plage du Valais

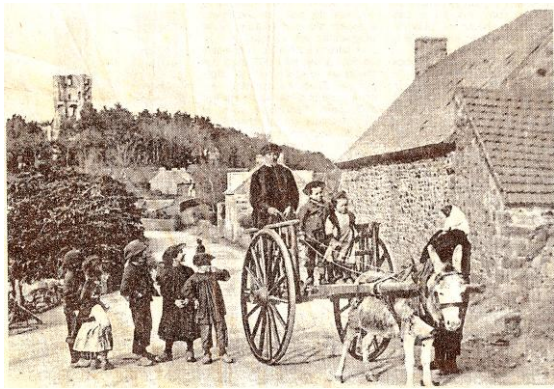
Nous n'allions jamais à la plage pour jouer sur le sable, comme maintenant, mais pour nous baigner. Devant les roches se formait un trou d'eau, peu profond, qui permettait aux enfants de barboter.

Nous préférons le « Trou à Pourciaux » : (Cochons), pour nous amuser. Un peu à l'écart, nous avions toujours l'eau de la rivière du Douvenant pour nous baigner. Tout juste surveillés par les lavandières, nous pouvions nous adonner à de longues glissades sur la vase dans le goémon et les herbes de cet endroit, malheureusement recouvert par la décharge aujourd'hui. Comme dans toutes les familles, mon père, très exigeant, ne connaissait pas les loisirs. Très jeune, j'allais donc à la pêche. On m'imposait aussi le travail des champs, pour lequel je n'étais pas toujours volontaire.

La dernière cabine, à l'extrémité de la plage appartenait aux religieuses.



La pêche



Ma première expérience a eu lieu à l'âge de 5 ans en 1930, un 14 juillet, le jour des courses. Elle fut de courte durée. Ce jour, mon père m'avait embarqué pour la pêche. Je tombais assez rapidement malade. Voulant interrompre mon mal de mer, je fus débarqué sur le chalutier « Père Mathurin » d'André Vérité, qui passait près de notre bateau, pour revenir à terre. Déçu, je suis remonté seul à la maison. Ce jour là, mon père a continué sa pêche à la voile, sans moi. Après une nuit en mer, il en est revenu comme si rien ne s'était passé.

Nous pêchions surtout des maquereaux, parfois des lieux qui étaient mis à part dans les hottes. Les « hottes » et les « mannes » étaient fabriquées par François Doledec, avant la guerre en 1939, puis par André Collet, par la suite.

Mon père armait un bateau de 7,5m, la « Jeanne d'Arc ». Sur ce bateau embarquaient deux matelots. Aussi, je ne pouvais pas toujours aller pêcher. Ce bateau possédait un petit moteur et était assisté de la voile. Nous pratiquions aussi la pêche au chalut. Plus âgé, j'embarquais avec mon frère. Très rapidement j'aurais souhaité être le seul maître à bord.

Ma mère partait en train, vers 4 ou 5 heures du matin, pour vendre la pêche à Loudéac, Guingamp,, Dinan et Lannion. A cause de l'importante de la concurrence, elle devait partir loin pour trouver des clients. Nous pratiquions la pêche à pied seulement pour la « boîte ». Ma sœur aînée, de 14 à 20ans (âge de son décès), nous a fourni en « pouillin » (petites crevettes), pêchée dans le bas de l'eau dans la rivière d'Hillion ou à côté de Trahillion Sur la ligne il y avait un hameçon, parfois deux, sur lesquels été accroché un « libet » et une crevette décortiquée. Nous expédions aussi des caisses poisson à Paris. Cette vente ne nous rapportait pas beaucoup d'argent, tout juste disait-on payer les caisses.

Pour préparer la « boîte » nous utilisions une machine à saucisse pour mélanger de la farine d'arachide, les crevettes, et parfois des maquereaux pour en faire une bouillie. A cette époque, sans crevette, nous ne savions pas pêcher. Arrivé sur les lieux de pêche, nous jetions quelques poignées de ce mélange. Les maquereaux mordaient presque instantanément, comme habitués par ce produit. Le poisson au ventre grossit par la « boîte » ne se conservait pas. Quelquefois, nous en préparions quelques-uns sur les lieux de pêche, pour notre usage personnel.

Les Cessonais pratiquaient surtout la pêche aux maquereaux du printemps au mois de décembre à la traîne ou au mouillage.

Ensuite nous pêchions le harengs de décembre à janvier
 Nous pratiquions cette pêche au filet devant les Rosaires. Les 1 ou 2 matelots à bord d'annexes déployaient à la rame les filets qui étaient ensuite relevés le lendemain matin. Travail facile par beau temps, mais qui se compliquait lorsque la mer se formait. Nous n'évitions pas les onglées à cette époque de l'année.
 Certains bateaux armaient leur chalut pour la crevette grise de février à mars. D'autres, les petits bateaux s'en allaient sur les roches pêcher le lieu jaune.

La terre

Dans certaines familles, les enfants partaient aux champs avec leur pelle et leur fourche. Je me souviens d'un personnage du Valais qui après une heure de travail dans son champ sans allait aux bistrotts « Cabernot » ou « Saintillant ». S'étant désaltéré, il repartait à son travail. Son manège durait ainsi toute la journée. Nous avions plusieurs petits champs disséminés sur le quartier de Cesson

La religion

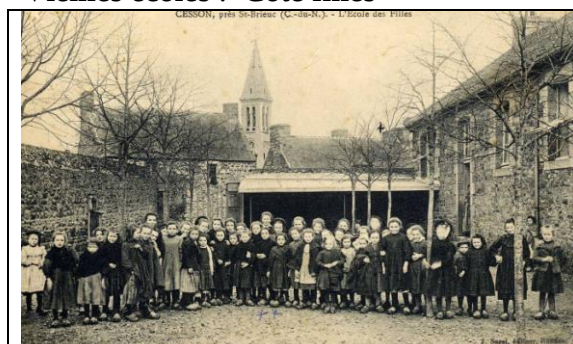
	Les Cessonnois ne pratiquaient pas en dehors des fêtes religieuses et les enterrements. Souvent, les hommes attendaient au bistrot en face de l'église, pour venir ensuite assister à la fin de la messe. Natif de Pordic, le père Alain avait formulé une demande avant de mourir. Pour être enterré à Cesson, une personne devait se charger de l'entretien de sa tombe. Ce fut la femme du buraliste François Jouyaux, « Suzanne Sauvage » qui s'en chargea pendant de nombreuses années. Les séances de catéchisme se passaient dans les châteaux de Villeneuve (actuellement Nivet) et chez les de Pontbriand (IME du Valais). Le vicaire pour prenait ensuite pour les dernières années, pour la de préparation à la communion.
--	---

Les cadeaux de Noël

Très simple : Nous recevions une orange, un sabot en chocolat avec un petit Jésus en sucre. Une année, avant mes 12 ans, j'ai eu le droit à un jeu de quilles en carton bouilli. Pas solide, il a résisté que peu de temps, mais c'était un vrai cadeau pour moi.

L'école et nos activités du jeudi

Vieilles écoles : Côté filles



Ecoles neuves : Côté Filles



A 6 ans en 1931, j'ai fait mes premiers pas aux vieilles écoles avec Madame RABARDEL. Le bâtiment sert actuellement aux activités du CRAC. Il était chauffé par un poêle. Mais c'est

aux écoles neuves que d'abord avec Madame CHAPERON, puis avec son mari qui présentait les élèves au certificat d'études primaires, que j'ai continué ma scolarité. Monsieur l'instituteur dirigeait les trois sections d'environ 30 élèves d'une main de maître. C'était un ancien de la guerre 14-18. Il toussait et crachait régulièrement dans son mouchoir. Dans cette nouvelle école en 1936 nous avions déjà le chauffage central. A cette époque nous ne voyons pas les filles qui se trouvaient dans une autre aile du bâtiment.

Un jour en revenant de l'école avec mes copains, nous avons eu l'idée de voler les poires qui pendaient le long d'un mur. Celui qui courait le moins vite a été rattrapé par le propriétaire. Il nous a tous dénoncés. Convoqué avec nos parents, mon père n'est pas venu.. Les bagarres éclataient souvent entre copains sans en connaître la raison. Nous nous en prenions par exemple à deux italiens, « les Bosi », que nous appelions les macaronis.

Nous pratiquions aussi la chasse avec nos flèches. Auguste Jouyaux spécialiste, tirait avec réussite les merles.

Notre grande occupation c'était la chasse « aux bruants ». Ces oiseaux venaient sur un tas de pommard derrière le mur à Collin. Nous construisions un cadre en bois garni d'un grillage, soutenu par un petit morceau de bois, nous tirions à distance sur une ficelle pour rendre l'oiseau prisonnier sous la trappe. J'en n'ai jamais mangé.

Nous nous amusions aussi à construire des cabanes le long de la côte de la rampe.

L'école ne m'intéressait pas, aussi, après avoir passé mon certificat d'études à 15 ans, en 1940 je suis devenu marin pêcheur.

Les repas

Nous mangions peu de poisson. Nous préférions la viande et le poulet que ma mère apportait dans son grand panier, en revenant de la vente du poisson. La terre, que nous cultivions, nous apportait les légumes.

Témoignages

Monsieur BOULAIRE

Tranche de vie à Cesson entre 1939-1945

Pour alimenter leur feu, les Cessonnais coupaient du bois, des sapins, mais aussi, des chênes dans le bois de la Tour.

Louis Boulaire fût fait prisonnier à Brest, et ensuite envoyé en Allemagne. J'ai embarqué pour la pêche le 12 mars 1940.

LE TRAVAIL DES CESSONNAIS avant 1940

La Pêche aux coques

Toutes les familles de pêcheurs allaient aux coques l'hiver. Travail physique très difficile qui se pratiquait par tous les temps, dos courbé et pied dans l'eau glacée. J'ai eu mes premières bottes réalisées avec des chambres à air cloutées sur des sabots en bois. Un progrès par

rapport aux bottes en cuir de mon père. La pêche se vendait à l'hôtel de la plage chez Jean Dernaud puis après chez Amice . Yvonne Le Mée a bien raconté cette période.

Pendant les vives eaux, les bateaux de pêche s'amarraient sur le banc de Plérin avec les chalutiers de sous la tour, une ancre à l'avant, une ancre à l'arrière. Lorsque la marée perdait, nous partions mouiller dans la filière, du phare jusqu'aux écluses. La rivière était alors balisée par de gros tonneaux rouge et vert. Les pilotes Louis Le Mée et Joseph Liscouet rentraient et sortaient les cargos sans jamais provoquer d'accident.



Le port



Beaucoup de pêcheurs se transformaient en docker lorsque l'hiver, les conditions de pêche devenaient mauvaises. C'était un travail très difficile. Ils rentraient le soir complètement épuisé par leur journée passée dans la poussière de charbon. Nous pouvions comprendre que le soir avant de rentrer à la maison , il cherche un peu de réconfort dans un des bistrots » le café bleu » situé en bas des ligneries.

LA DECLARATION DE LA GUERRE

Le premier septembre 1939, nous pêchions entre Paimpol et Plouha à la pointe à Minard. Quelques touristes pêcheurs nous ont appris la catastrophe : l'Allemagne avait attaqué la Pologne. En revenant au Légué, nous avons aussi remarqué que les sémaphores de Saint Quay et du Roselier avaient monter leurs oriflammes. Impatient de prendre des nouvelles, après le mouillage de la pointe pour attendre la marée, nous sommes rentrés au port. Au débarcadère, le 1^{er} septembre 1939 mon cousin, Joseph Mayeux, nous a appris que l'Allemagne avait envahi la Belgique et qu'ils étaient pratiquement en France.

Le 3 septembre la France et l'Angleterre, déclarent la guerre à l'Allemagne. Les patrons pêcheurs, prévoyant leur mobilisation, mouillent leurs bateaux sur le banc de Plérin pour le temps de la guerre.

L'HIVER 39/40.

Premières mesures de rationnement. La nourriture se fait rare. A 14 ans j'avais faim, le corps réclame de la nourriture. Pendant que nous pêchions la crevette au chalut à la pointe du Roselier, j'ai même menacé de me jeter par-dessus bord pour regagner la cote afin de manger. Nous pouvions encore sortir pêcher la nuit.

Les cargos débarquaient encore du charbon, protégés par des ballons qu'ils traînaient à l'aide d'un filin pour empêcher d'être attaqué par les avions Allemands.

Notre maison de la Croix Blanche sise au 67 rue de Geneve appartenait à mon père. Elle a été réquisitionnée en 1939 au début de la guerre, par un officier Français. Quelle était, sa fonction ?

DEBUT 1940

Les réfugiés des pays envahis par les allemands arrivent en Bretagne. Les Polonais trouvent refuge pendant une courte période au séminaire.

Les Parisiens dans la crainte d'une avancée des Allemands sont logés dans des maisons réquisitionnées. Nous avons accueilli une jeune femme avec son enfant. Son mari Polonais mobilisé, se trouvait dans l'est de la France.

Des Belges débarquent au Légué à bord d'un chalutier. Ce bateau restera au port. Par la suite en juin 40, il servira de poste de contrôle allemand au niveau du phare. Tous bateaux entrants ou sortants devaient venir l'accoster. Une dizaine de soldats contrôlaient les papiers et faisaient éventuellement une fouille.

Notre petit déjeuner du matin entamait déjà le pain et il devenait très difficile de tenir une journée de pêche avec notre casse croûte tellement le pain qui nous restait était insuffisant. Pourtant nous mangions un peu, de la part de nos sœurs.

L'aînée toutes les semaines partait à la recherche de ravitaillement au marché noir. Il ne fallait pas qu'elle rencontre la police qui contrôlait et saisissait le peu de nourriture en sa possession. La recherche devenait plus facile quand nous pouvions faire des échanges contre du poisson par exemple.

L'ARRIVEE DES ALLEMANDS A CESSON



En juin 1940, je me trouvais dans la cour de notre maison 96 rue de la tour (anciennement le Tertre de la Croix) quand dans la rue passait un side car avec deux allemands armés. Leur mission consistait à marquer les points d'eau à la peinture rouge. Ce qu'ils firent, place de la tour sur la pompe à côté de la ferme du Bourivet.

Quelques jours plus tard, une compagnie d'infanterie commandée par un adjudant (Fedwebel) occupait le château de la tour. Ces allemands en général très discrets venaient pendant leur temps libre, discuter parfois en Français avec les riverains. Ils avaient certainement des consignes et ils considéraient avoir eu une bonne affectation. Une faute grave et c'était le front Russe.

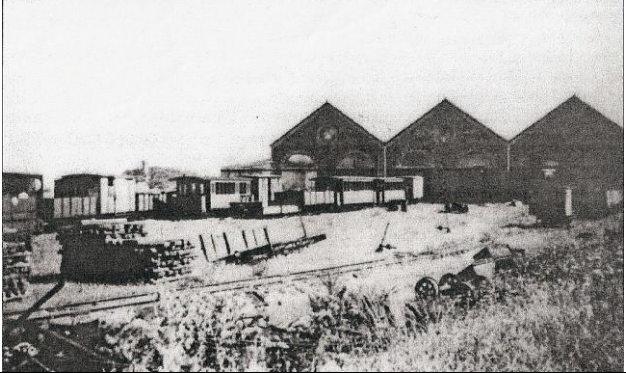
Période Juin 1940 à Juillet 1944

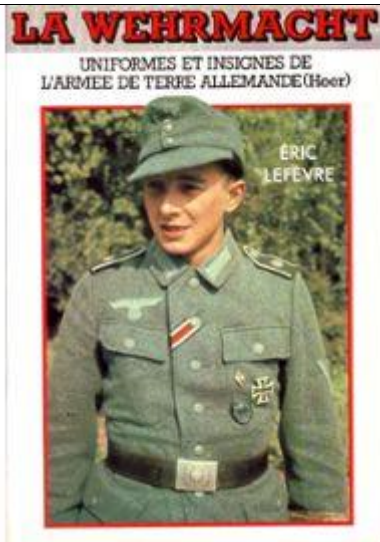
Nous suivons assidûment avec beaucoup de prudence et de discrétions, les informations que nous écoutons sur radio Londres. Un soldat Lorrain engagé de force dans l'armée allemande venait parfois nous tenir compagnie avant d'être muté sur le front est. Peu de temps après, une carte postale nous informait de sa désertion à Lisieux. Qu'est-il devenu ? Les informations sur les radios Françaises distillées par des



collaborateurs ne nous intéressaient pas.	
---	--

Tous n'avaient pas choisi le camp de la France. Un Alsacien qui parlait l'Allemand et le Français s'était engagé dans l'armée Allemande. Il disait vouloir venger son père qui était tombé pendant la guerre 14-18 sous les balles des Français. Il espérait que l'armée allemande sorte victorieuse de cette guerre. Il a été envoyé en Normandie lors du débarquement.

De la même façon, les Allemands qui ont occupé la petite gare ont été aussi très discrets.	
--	--



Quand les soldats sortaient en quartier libre, ils portaient toujours leurs fusils, baïonnette au ceinturon sur lequel on pouvait lire Gott mit uns (dieu avec nous). Ils fréquentaient les restaurants et faisaient grand bruit pour obtenir les omelettes que les commerçants devaient servir en souriant.



Les allemands par l'intermédiaire des autorités françaises réquisitionnent les ouvriers français et des entreprises pour réaliser des fortifications. Il fallait beaucoup de mains d'œuvre pour réaliser tous les ouvrages comme les blockhaus et aussi des soldats pour surveiller les travaux. A Saint Laurent c'était une équipe de soldats d'origine russe (russes blancs) qui s'en chargeai. Beaucoup désertaient.

Les arbres coupés dans l'est de la France, transformés en poteaux de mine, arrivaient par wagons pour être planté sur l'estran. Un chalutier « le Saint Laurent » partait à chaque marée pour les planter dans la vase. Les résistants l'on sabordé, et il coulera devant le pont tournant.

L'accès à la plage à toujours été possible sauf en 1944 ou les allemands placent des mines en bas de la rue qui mène à la plage.

NOS BATEAUX

Hitler espérait envahir l'Angleterre et tous les soldats devaient s'entraîner dans ce but.

Sur réquisition, nos bateaux armés de mitrailleuses ou de canons partaient vers les lieux ou les anglais étaient susceptibles de débarquer : pointe d'Hillion ou plage des Rosaires. Les soldats qui participaient ne connaissaient rien de la mer. Souvent malade ils devaient débarquer sur la plage avec nos annexes. En cas de mer agitée l'embarcation se retournait. Ils perdaient leur armement qu'ils récupéraient ensuite à marée basse . Un jour, après en avoir ramassé une quinzaine de fusils, nous sommes allés les porter au contrôle, car cela aurait été trop dangereux de les garder.

L'ACTIVITE AU BASSIN

Assez fréquemment, les allemands nous interdisaient de sortir en mer. Mon travail aux usines Chalos du Légué a été de courte durée car débauché au bout de 8_jours de l'entreprise Chalos Le fils BOURCIER et moi nous portons un madrier lorsque celui-ci est tombé sur le pied du contremaître. L'intervention au prud'homme du père BOURCIER nous a permis d'être payer pour cette courte période de travail.

LES ALERTES

Pas d'alerte à Cesson, mais des combats aériens ont eu lieu dans l'ouest de la baie. Deux avions Anglais qui avaient des problèmes mécaniques en revenant de l'est ont été descendu , un aux Rosaires , l'autre sur les îles Saint Quay.

LES PRISONNIERS

Louis BOULAIRE Fait prisonnier à Brest. Libéré en 44/45

Auguste ROUAUT Propriétaire de la Croix Blanche . Libéré en 44 /45

Propriétaire du Cabernot

Libéré en 44/45

LES STO

Par crainte de représailles sur les familles beaucoup partent travailler en Allemagne. D'autres se cachent en attendant la fin de la guerre et puis il a ceux qui continuent la guerre dans la résistance.

LES COLLABO

Il y en a eu. A la libération certains deviennent résistants.

LA RESISTANCE

A Cesson la résistance s'est fait remarquer par sa discrétion. Je connaissais Pierre LE GOREC qui venait discuter sur « grosse ». Peut être avait-il des contacts parmi les marins pêcheurs? Ce résistant qui n'était pas Cessonais a été abattu par les allemands au cours de son interrogatoire. Pendant ces obsèques qui ont eu lieu après le départ des allemands, une jeune femme qui croisait le cortège a été reconnue comme collaboratrice. Elle déjà était tondue.